

Léna Blou, chorégraphe et danseuse : « Le mot bigidi parle à l'humanité »

Rebecca Valentine MARIVAL | France-Antilles Guadeloupe | 25.09.2009



La chorégraphe guadeloupéenne Léna Blou revient vendredi 2 et samedi 3 octobre, à 20 heures, présenter son spectacle Fenêtre sur... Mon bigidi et moi, au centre culturel Sonis des Abymes. L'aboutissement de vingt ans de recherche autour de la danse contemporaine et du gwoka.

Qu'est-ce qu'exprime le mot « bigidi », dans l'intitulé de votre spectacle,

Ce titre m'est venu spontanément, puisque cela fait vingt ans que j'effectue un travail de recherche autour de la matière corporelle qui est le gwoka. Plus j'avance dans ce travail de création et plus j'anime des master classes à l'étranger, plus je rencontre des corps différents et c'est là que le mot « bigidi » prend tout son sens, sa dimension, et dépasse la simple expression en créole « Bigidi panga ou pa foukan a tè ». Je trouve que le mot bigidi parle à toute l'humanité. C'est ce que j'en tire de mon expérience d'échanges. Quand je dois expliquer comment faire le geste du bigidi à l'extérieur, je dis simplement que le bigidi chez nous, c'est ce gros malheur qui vous arrive, qui n'est pas prévu, mais pour lequel il faut trouver une solution pour s'en débarrasser. Il ne faut surtout pas tomber... Et ça prend tout son sens dans la tête de l'Occidental, de l'Africain ou du Caribéen d'Amérique latine. J'arrive ainsi à transmettre ma technique de danse contemporaine, le Techni'Ka, en restituant toutes ces valeurs.

J'arrive en plus à restituer toutes ces rencontres sur mon corps. J'ai également pu gagner en maturité. Je me demande maintenant si cette maturité va pouvoir se transcrire dans le spectacle. C'est d'ailleurs pour cela que j'ai choisi de me produire en solo. Car pour moi c'est un discours très personnel. J'avais envie de recracher ce que j'avais au fond de moi. En arrivant à la finalité de mon introspection, je me suis rendue compte que le bigidi était en fait un triptyque.

Quel est ce triptyque ?

Le bigidi c'est l'élément qui vient te déstabiliser. Dans mon spectacle, je présente trois sortes de bigidi. Il y a d'abord le fait de revendiquer notre identité. C'est une dichotomie. C'est pour cela que dans la première partie du spectacle, je tourne en rond dans un carré. Je dois là inventer un bigidi pour faire face à ce dilemme de vouloir être et en même temps vouloir l'autre.

Le second, c'est un duo avec un de mes musiciens, Felix Flauzin. C'est ce qui représente pour moi le bigidi humain, car dans la vie on rencontre toujours des gens qui nous font du mal, et pourtant il faut rebondir et exister... Ça fait partie de la vie. Je parle là du bigidi naturel intrinsèque à notre île, car nous sommes entourés d'événements majeurs qui nous ramènent à notre fragilité humaine. C'est le bigidi qui nous dit que nous ne devons rien prévoir. Il y a quelque chose de spirituel derrière ce bigidi, car avec l'argent et les biens matériels de notre système, nous avons l'impression de tout maîtriser, mais la nature nous rappelle à l'ordre.

Dans le troisième volet, j'expose ce que je ressens par rapport à toutes mes recherches sur le gwoka. Je me sens plus en confiance avec moi-même. Je peux maintenant aller à la rencontre de l'autre. Je suis capable d'affirmer mes faiblesses sans avoir honte, tout en affirmant mes forces sans prétention. C'est une dernière partie que je trouve très belle et très sensuelle. C'est toute la féminité d'une femme qui dépasse la quarantaine et c'est toute la sensualité de la femme en général, qui a accompli quelque chose et qui accepte ce qu'elle est et qui arrive à faire une résilience de sa propre histoire esclavagiste, qui est lourde à porter... du coup le bigidi devient un langage corporel, un outil d'échanges, de communication et surtout la force de vente du pays Guadeloupe. Ce que je peux donner à l'autre, c'est mon bigidi. C'est pour ça que le titre du spectacle est poétique. C'est un dialogue entre moi et moi, et j'invite les gens à rentrer dans cet esprit léwòz. Car c'est en fait un léwòz dans une démarche très contemporaine et abstraite.

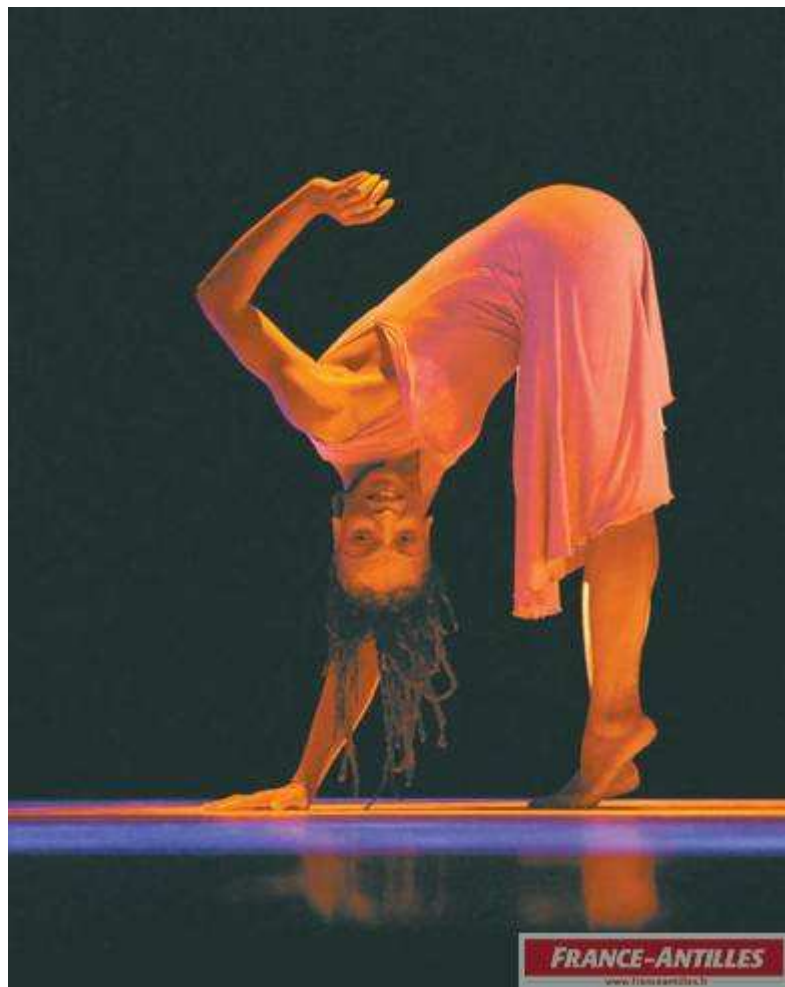
Ce n'est pas la première fois que vous présentez appréhendez-vous les prochaines représentations ?

C'est une oeuvre qui a été présentée la première fois en avril 2008, à l'Archipel scène nationale de Basse-Terre, car le spectacle est conventionné par la Drac Guadeloupe. La première fois, j'avais une idée en tête qu'il me fallait concrétiser. Après j'ai regardé ce que ça donnait sur une vidéo, pour pouvoir revenir dessus. Donc là je suis partie à Saint-Domingue présenter le spectacle au festival de danse contemporaine d'Edanco (NDLR : l'Edanco a lieu jusqu'à dimanche). J'ai déjà fait quelques modifications. J'attends donc le public guadeloupéen et celui de Pointe-à-Pitre, en me demandant si certains reviendront après avoir vu la pièce à Basse-Terre. En tout cas, j'ai rectifié le tir, je vais me produire avec plus d'acuité dans mon discours.

Comment s'est déroulé votre passage en République dominicaine ?

Je n'ai pas eu trop peur d'aller là-bas et de me produire face à un nouveau public, car vingt ans de carrière ce n'est pas rien. En plus, l'écriture Techni'ka est connue dans la Caraïbe. Le chorégraphe qui m'a invitée, Edmundo Poy, m'a invitée pour cela, parce qu'il ne connaît peut-être pas mon travail artistique, mais il connaît ma philosophie et ma démarche. On a eu à travailler ensemble à Haïti et il sait comment je développe la danse contemporaine caribéenne. Je suis en plus déjà allée plusieurs fois à Saint-Domingue. J'ai participé là-bas à un colloque où j'ai rencontré de nombreux chorégraphes en danse contemporaine et j'ai invité en Guadeloupe une chorégraphe dominicaine. Au niveau de l'espace caribéen, je pense que c'est bien qu'il existe le festival Edanco. Moi je n'ose pas en créer un en Guadeloupe, car nous sommes dans un système français et que les charges sont lourdes. Il faut fournir un tas de papiers administratifs, etc. Je ne pourrais pas monter un festival de danse en Guadeloupe s'il n'existe pas une véritable politique culturelle. Donc je fais par petites touches, en allant par exemple à Sonis où nous avons déjà organisé la Soirée des chorégraphes lors de laquelle étaient reçus des pays comme Madagascar. Ce sont des manifestations qui permettent de tisser des liens et j'espère que Sonis va réitérer cette expérience, car, pour moi, c'est une petite porte pour initier un grand festival et un rendez-vous réel de danse lors duquel on peut apprécier un spectacle avec des artistes du monde entier.

- La compagnie Trilogie Léna Blou, présente Fenêtre sur... Mon bigidi et moi, vendredi 2 et samedi 3 octobre. Léna Blou est seule à danser sur scène, accompagnée de ses musiciens, Allan Blou et Felix Flauzin. Entrée : 10 euros. Contact : 05 90 48 19 29.



Courant octobre Léna Blou est invitée au Festival des continents noirs à Toulouse.